

JONAS.

II.

SA PRIÈRE.

Or l'Éternel avait préparé un grand poisson pour engloutir Jonas ; et Jonas demeura dans le ventre du poisson trois jours et trois nuits.

Et Jonas fit sa prière à l'Éternel son Dieu dans le ventre du poisson, et il dit : j'ai crié à l'Éternel à cause de ma détresse, et il m'a exaucé ; je me suis écrié du ventre du sépulcre, et tu as entendu ma voix ! Tu m'as jeté au fond, au cœur de la mer, et le courant m'a environné ; tous tes flots et toutes tes vagues ont passé sur moi, et j'ai dit : je suis rejeté de devant tes yeux ! mais néanmoins je verrai encore le temple de ta sainteté. Les eaux m'ont environné jusqu'à l'âme, l'abîme m'a environné de toutes parts, les rochers m'ont entouré la tête. Je suis descendu jusqu'aux racines des montagnes, la terre avec ses bornes était autour de moi pour jamais ; mais tu as fait remonter ma vie hors de la fosse, ô Éternel mon Dieu ! Quand mon âme se pâmait en moi, je me suis souvenu de l'Éternel, et ma prière est parvenue

à toi jusqu'au palais de ta sainteté. Ceux qui s'adonnent aux vanités trompeuses abandonnent leur grâce. Mais moi, je te sacrifierai avec une voix de louange, je rendrai ce que j'ai voué ; car le salut vient de l'Eternel.

Alors l'Eternel fit commandement au poisson, et il vomit Jonas sur le sec.

(JONAS, II.)

Dans un précédent exercice, nous vous avons présenté quelques réflexions sur la désobéissance de Jonas aux ordres de l'Eternel, et sur le châtement dont cette désobéissance fut suivie. Cette première partie de l'histoire du prophète est la glorification de la justice de Dieu. Il fallait que Jonas fût précipité dans la mer, pour que la justice de Dieu fût glorifiée aux yeux des matelots et aux yeux du prophète lui-même. Il fallait qu'il offrît en sa personne un vivant exemple de la vérité de cette déclaration : « le salaire du péché c'est la mort. » Jonas était bien mort en effet dans la pensée de ses compagnons de voyage, et lui-même dut nécessairement croire qu'il touchait à sa dernière heure. Il éprouva toutes les angoisses de la mort, il en savoura toute l'amertume, et rien ne manqua au châtement de son péché. Dieu se révélait ainsi comme le saint des saints, qui a « les yeux trop purs pour voir le mal, » qui « ne tient point le coupable pour innocent, » et dont les ordres ne sauraient être impunément violés.

Mais en avançant dans ce récit nous allons voir se

dévoiler la seconde face du caractère de Dieu, je veux dire la miséricorde. Jonas, comme nous l'avons vu, s'était humilié et repenti de son péché : c'en est assez pour que ce Dieu, dont la bonté égale sa justice, mette le pardon à côté du châtement, et la délivrance à côté de la mort. Cette délivrance était déjà toute prête au moment où Jonas tomba dans la mer : « L'Eternel avait préparé un grand poisson pour engloutir Jonas ; et Jonas demeura dans le ventre du poisson trois jours et trois nuits. » C'est ainsi que Dieu prépare à l'avance tous les évènements de notre vie ; et cette pensée est bien propre à nous faire attendre en paix ces évènements. « Qui est-ce qui dira que cela est arrivé, et que l'Eternel ne l'a point commandé ? »

Par une dispensation admirable et merveilleuse, Dieu fit sortir la délivrance du prophète de cela même qui devait lui sembler la plus cruelle des morts. Ce que Jonas dut redouter le plus dans cet affreux moment où il tomba dans la mer, c'était assurément de devenir la proie de quelque monstre marin ; et sans doute il crut mourir deux fois quand il vit s'ouvrir cette gueule énorme, toute hérissée de dents aiguës, dans laquelle il disparut comme dans une sombre caverne. Eh bien ! cette seconde mort était en réalité une délivrance. Ce monstre marin était un messenger de l'Eternel, chargé de conserver la vie du prophète au moment où il avait dit adieu à toute espérance, où

nulle puissance humaine ne pouvait rien pour le sauver. C'est ainsi que Dieu en agit quelquefois avec ses enfants, pour exercer leur foi et pour mieux faire éclater sa puissance. Il attend pour les délivrer qu'ils soient réduits à la dernière extrémité, et il les délivre alors par les moyens les plus inattendus, les plus merveilleux, il fait sortir leur salut de cela même qui semblait devoir consommer leur perte. Tant il est vrai, pour le redire encore, que « toutes choses servent l'Eternel, » et que tous les êtres de la nature sont dans sa main des instruments dociles pour l'exécution de ses volontés ! A sa voix la férocité se change en douceur, la pierre en pain, et la vie émane du sein de la mort. A sa voix l'eau vive jaillit du rocher aride pour apaiser la soif de son peuple, les oiseaux du ciel apportent dans le désert le repas d'Elie, les lions affamés se couchent inoffensifs aux pieds de Daniel, la fournaise ardente respecte ses trois compagnons tout en consumant leurs bourreaux, et le monstre qui promène la terreur au sein des mers, transformé en asile vivant, reçoit à l'abri des dangers le corps de Jonas, pour le rendre au temps marqué comme un inviolable dépôt.

Mais ces évènements, si admirables au point de vue de la foi, ont de tout temps soulevé les objections et les railleries de l'incrédulité ; et nul miracle ne fut plus en butte à ses sarcasmes que celui de Jonas. On voit même des personnes sérieuses d'ailleurs et fai-

sant profession de croire à la parole de Dieu, qui sont arrêtées et scandalisées par ce récit : elles y trouvent je ne sais quoi de plus incompréhensible, de plus invraisemblable que dans les autres miracles, et croient y apercevoir les caractères d'une fable.

Ce qui me frappe tout d'abord dans ces objections spéciales qu'on élève contre l'histoire de Jonas, c'est, je ne dirai pas leur peu de valeur philosophique, le terme serait trop faible, mais bien leur déraison, leur absurdité. Je n'ai jamais pu concevoir comment on pouvait faire plus de difficulté d'admettre tel miracle que tel autre, du moment que l'un et l'autre sont attestés par l'Écriture, et que ni l'un ni l'autre n'a rien de contradictoire en soi. A moins de se mettre en opposition avec les plus simples règles du bon sens, il faut évidemment, ou rejeter sans exception tous les miracles, ou les admettre tous sans difficulté du moment qu'ils sont racontés dans l'Écriture : point de milieu raisonnable entre ces deux partis. Pourquoi la conservation d'un Jonas pendant trois jours dans le corps d'un poisson, serait-elle plus difficile à la toute-puissance que la résurrection d'un Lazare enseveli depuis quatre jours? ou même que la guérison d'un homme perclus depuis sa naissance? Bien plus, pourquoi le miracle de Jonas serait-il plus difficile que la formation d'un nouvel homme dans le sein de sa mère? pourquoi serait-il plus difficile de consacrer-

ver le corps d'un homme que de le créer ? ou de créer un homme qu'un brin d'herbe ? Toutes ces difficultés s'évanouissent et se dissipent en fumée du moment qu'on admet la toute-puissance de Dieu. La volonté souveraine qui a fixé les lois de la nature peut évidemment les interrompre momentanément si elle le juge à propos.

Il est une observation qui s'offre d'elle-même à l'esprit au sujet du miracle de Jonas, et qu'on pourrait faire à l'occasion de tous les autres faits miraculeux ou seulement extraordinaires mentionnés dans l'Écriture : je veux parler de la brièveté, de la simplicité avec laquelle le fait nous est raconté. « L'Éternel avait préparé un grand poisson pour engloutir Jonas ; et Jonas demeura dans le ventre du poisson trois jours et trois nuits. » C'est tout : nous n'avons que la mention pure et simple du fait : point de réflexions sur ce qu'il a de merveilleux ; nul développement sur la manière dont il a pu s'accomplir ; rien pour satisfaire la curiosité du lecteur, si naturellement et si vivement excitée. Ce n'est pas ainsi que les livres d'homme racontent de pareils faits ; et dans cette simplicité merveilleuse avec laquelle la bible rapporte les événements les plus extraordinaires, il est impossible de méconnaître un caractère de divinité. Le récit de la création, celui du déluge, le miracle de Josué arrêtant le soleil, celui de l'ombre qui recule de dix degrés sur le cadran solaire d'Achaz,

et tant d'autres faits de l'ordre le plus extraordinaire, offrent la même sobriété de détails, la même absence de développements purement curieux; l'Écriture ne dit jamais que ce qui peut aller à son but, et ce but est toujours l'édification, le salut des âmes, l'avancement du règne de Dieu. Les hommes n'ont pas manqué, dans ces occasions, de suppléer par leurs conjectures au silence des livres saints; et leurs rêveries insensées offrent le plus éclatant contraste avec la sage simplicité de la parole divine. L'imagination des docteurs juifs s'est donné carrière en particulier au sujet du miracle de Jonas; et leurs développements à ce sujet sont d'une telle nature, qu'il ne serait pas même possible de les indiquer dans cette chaire. Quelle preuve puissante ne résulte-t-il pas d'un pareil contraste en faveur de la divinité des Écritures!

Nous devrions peut-être, mes frères, imiter en tout cette sobriété de la parole sainte, et nous borner à la simple mention du miracle sans ajouter aucune réflexion justificative. Néanmoins, comme ce fait a été quelquefois une pierre d'achoppement pour les fidèles eux-mêmes et leur a paru dépasser les limites possibles de la foi, nous croyons devoir présenter ici quelques réflexions, que nous adressons moins à l'incrédule qu'au croyant dont la foi est encore mal affermie. Il nous sera facile de le convaincre que le miracle de Jonas n'a réellement rien de plus incompréhensible, de plus invraisemblable que tout autre miracle, et

que dans celui-ci, comme dans les autres, nous trouvons moins encore un renversement des lois de la nature qu'une extension, un développement extraordinaire de ces lois.

En effet, quelle est la circonstance qui vous parait si incroyable dans le miracle de Jonas?

Est-ce peut-être cette circonstance, qu'un poisson ait pu engloûtir le corps du prophète en entier, sans le déchirer ni le froisser? Mais l'histoire naturelle a constaté dès longtemps qu'il y a dans la mer des poissons assez grands pour opérer ce phénomène. On a trouvé plus d'une fois des hommes entiers dans l'estomac du requin; un auteur assure qu'on en prit un à Marseille au seizième siècle, dans lequel se trouvait le corps d'un soldat couvert d'une armure¹. Cette partie du miracle n'a donc rien d'in vraisemblable².

Ou bien ce qui vous répugne à croire, est-ce peut-être que le corps de Jonas ait résisté à l'action dissolvante de l'agent digestif renfermé dans l'estomac du poisson? Mais on sait que cet agent, qui exerce

¹ Voir le dictionnaire de Rondelet. Ce poisson monstrueux, appelé aussi lamie, squalé, ou chien de mer, se trouve, en effet, dans la Méditerranée.

² C'est par erreur que quelques versions du nouveau testament (Matth., XII, 40) appellent *baleine* le poisson qui engloûtit Jonas. Le terme de l'original s'emploie en général pour désigner toute espèce de gros poisson. La baleine n'a pas le gosier assez large pour que le corps d'un homme puisse y passer, du moins dans les circonstances ordinaires.

une action si énergique et si rapide sur la fibre morte, est sans puissance, ou du moins n'exerce qu'une action presque insensible sur la fibre vivante; c'est pour cela que, par une dispensation admirable du créateur, tout en dissolvant avec tant de rapidité les aliments reçus dans l'estomac, il respecte l'organe même qui le contient, quoiqu'il ne tarde pas à percer ce même organe dès que l'individu a cessé de vivre. Par cela seul que Jonas était plein de vie dans l'estomac du poisson, il a dû être naturellement à l'abri de cette action dissolvante.

Ce qui vous paraît inadmissible dans ce récit, serait-ce que le prophète ait pu conserver la vie pendant trois jours dans des circonstances où il ne pouvait ni se nourrir, ni même respirer, à ce qu'il semble du moins : car nous raisonnons ici dans le vague des conjectures ? Mais c'est là encore un fait qui n'est pas sans analogie dans la nature. Chacun sait qu'il y a des animaux qui demeurent plusieurs mois sous la terre ou au fond des eaux sans manger ni respirer, au moins en apparence ; dans un état d'engourdissement qui ôte à leur sang une grande partie de son activité sans toutefois le geler entièrement, puisqu'il reprend son cours lorsque l'hiver a fini le sien, et que le soleil vient de nouveau réchauffer la terre. D'un autre côté, on a vu des hommes revenir à la vie après avoir passé sous l'eau un temps plus que suffisant pour arrêter la respiration, et l'histoire nous parle de

plongeurs qui avaient acquis la faculté d'y demeurer plusieurs heures ¹. Etendez quelque peu les limites de ce phénomène naturel, au lieu de trois heures mettez trois jours, et vous avez le miracle de Jonas. Bien plus : ne connaît-on pas un grand nombre de cas de léthargie, où toutes les fonctions de la vie, la nutrition, la respiration, la circulation du sang cessent pendant plusieurs jours quoique pourtant la vie soit toujours là? Si ce fait n'était pas connu, et que la bible nous parlât d'un homme qui fût revenu à la vie après que la respiration avait cessé depuis plusieurs jours, ne se récrierait-on pas sur l'impossibilité d'un pareil fait? et pourtant ce ne serait pas même un miracle. A cet égard encore, je ne vois rien de si invraisemblable, rien de si incroyable dans le miracle de Jonas.

Enfin ce qui vous arrête dans ce récit et vous paraît inadmissible, est-ce cette circonstance, que Jonas, dans de pareilles conditions, ait pu conserver la conscience de lui-même et élever son cœur à Dieu par la prière? Mais ici encore je pourrais en appeler à ces cas de léthargie, ou de catalepsie, où le malade conserve la conscience distincte de ce qui se passe autour de lui. D'ailleurs, où serait le miracle, si tout s'expliquait sans difficulté par les lois ordinaires de la nature? Il faut bien qu'il reste quelque chose d'inex-

¹ Voir le *Musée des familles*, III^e année, page 30.

plicable puisque l'Écriture nous présente le fait comme miraculeux. Il suffisait de montrer qu'il n'a rien d'impossible en soi, rien de plus incroyable que tous les autres miracles; qu'il n'est réellement, comme ceux-ci, qu'une extension, un développement extraordinaire des lois de la nature; et c'est ce que nous pensons avoir fait aux yeux de tout homme non prévenu.

Mais peut-être, tout en admettant désormais la possibilité du miracle de Jonas, on prétendra qu'il n'est pas également facile d'en démontrer l'utilité. A quoi bon, dira-t-on, un pareil prodige? quelle en était la nécessité? et quel but digne de sa sagesse Dieu pouvait-il s'y proposer? Ici encore nous ne manquons pas de réponses.

Remarquons d'abord que ce miracle était réellement le moyen le plus simple, je dirais presque *l'unique moyen* de conserver la vie du prophète, dans les circonstances où il se trouvait. Essayez d'imaginer quel autre moyen Dieu aurait pu employer pour conserver la vie d'un homme ainsi abandonné au milieu de la mer, et vous n'en trouverez point, à moins d'inventer je ne sais quel miracle plus étrange encore, plus compliqué, plus éloigné de la nature, plus incroyable que celui du poisson.

En second lieu, comme nous l'avons déjà fait observer, en sauvant le prophète d'une manière si inespérée, Dieu se révélait à lui comme un Dieu de miséricorde, après lui avoir fait sentir les rigueurs de sa

justice; cette double leçon vivante, donnée dans de telles circonstances, ne fut pas perdue sans doute pour Jonas; elle dut s'écrire en traits de feu dans son âme; et quel ne devait pas être le dévouement, pour le service de son maître, d'un prophète sauvé d'une telle mort, et par une telle délivrance!

Si ce miracle était utile relativement à Jonas lui-même, il ne l'était pas moins relativement à ceux auxquels devait s'adresser son ministère; et quelle puissance ne devait pas accompagner désormais la prédication d'un missionnaire qui avait passé par une telle expérience de la justice et de la bonté du Seigneur; qui offrait en sa personne un monument vivant de cette justice et de cette bonté; qui pouvait dire à ses auditeurs, sans exagération et sans figure: « l'Eternel m'a fait descendre dans le sépulcre et m'en a fait remonter! » Aussi l'histoire ne fait-elle mention d'aucun ministre du Seigneur dont la prédication ait eu autant de puissance que celle de Jonas.

Enfin ce miracle était nécessaire pour qu'à cet égard encore Jonas pût être un type du sauveur; pour que Jésus pût dire à ses auditeurs, huit siècles plus tard: « cette nation méchante et adultère demande un miracle; mais il ne lui en sera point donné d'autre que celui du prophète Jonas: car comme Jonas fut un signe pour ceux de Nisive, le fils de l'homme en sera un pour cette génération. Comme Jonas fut dans le ventre d'un grand poisson trois

jours et trois nuits, ainsi le fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits. » Nous ferons observer à cette occasion que les Juifs appelaient *jour et nuit* ce que nous appelons jour ; en sorte que cette expression ne désigne pas toujours dans l'Écriture un espace de vingt-quatre heures, mais quelquefois un espace de douze heures seulement ; ou moins encore. C'est ainsi que Jésus, dont il est dit qu'il passa dans le tombeau trois jours et trois nuits, n'y demeura en réalité que le soir du premier jour, le second en entier, et le matin du troisième ¹. Peut-être Jonas ne resta-t-il pas plus longtemps dans le corps du poisson, ce qui simplifierait encore le miracle ².

¹ Matth., XII, 40. Comparez Gen., VII, 4. 4 Sam., XXX, 12. Job, II, 43. En joignant la nuit au jour, les Juifs voulaient désigner un espace de temps non interrompu. Quant à ce que la fin du premier jour et le commencement du troisième sont comptés comme jours entiers, cela est conforme aux usages judiciaires. Lorsqu'un homme est condamné à tant de jours de prison, on compte dans le nombre des jours celui où il entre en prison et celui où il en sort. — Ajoutons toutefois que cette explication du temps passé par Jésus dans le tombeau n'a point paru satisfaisante à tous les commentateurs. M. H. Lutteroth a publié à ce sujet une brochure remarquable (*LE JOUR DE LA PRÉPARATION, OU LETTRE SUR LA CHRONOLOGIE PASCALE*), où il prétend démontrer que la tradition s'est trompée sur ce point, et que le Seigneur a été mis en croix, non le vendredi comme on le pense généralement, mais bien le mercredi, ce qui fournirait le compte exact des trois jours et des trois nuits.

² On retrouve dans la mythologie païenne des traces de l'his-

Mais il nous tarde, mes frères, d'aborder un ordre de réflexions plus pratiques, en méditant avec vous la prière du prophète.

« Jonas fit sa prière à l'Éternel son Dieu dans le ventre du poisson. »

Jamais, sans doute, prière ne fut adressée au Seigneur dans des circonstances plus étranges et plus désespérées. Mais quel est le lieu si reculé et si ténébreux, quelle est la prison si étroite et si horrible, d'où ne parvienne à l'Éternel le cri de la foi ! Comme le prophète rebelle, arraché du fond de ce navire où il dormait du sommeil de l'indifférence, avait éprouvé qu'il n'est « aucune retraite où les ouvriers d'iniquité se puissent cacher aux yeux du Seigneur, » le prophète repentant fit l'expérience plus douce, qu'il n'est lieu si triste et si obscur, où le Seigneur ne découvre et n'entende ceux qui confessent leurs péchés, qui implorent son pardon et son secours. Que ce soit d'un abîme, d'un cachot, d'un lieu d'exil, d'un lit de douleur ou de mort, d'une demeure habitée par le deuil, d'un cœur serré par la tristesse comme l'était Jonas

toire de Jonas. Nous y lisons que Neptune ayant envoyé un monstre marin pour dévorer Hercule, ce héros sauta dans sa gueule tout armé, séjourna dans son ventre trois jours et trois nuits, et n'en sortit qu'après avoir déchiré les entrailles du monstre. Evidemment le miracle de Jonas est le fond historique qui a donné lieu à cette fable.

dans le sein du poisson, la prière monte vers l'Éternel. Il n'est qu'un seul lieu dans le monde où l'on ne puisse pas prier : c'est l'enfer ; et c'est cette impossibilité de prier qui rend éternel le châtement des démons et des damnés. Si jamais un damné pouvait élever son cœur à Dieu par une prière faite avec foi, il cesserait dès ce moment d'appartenir à l'enfer. Dieu s'est lié lui-même les mains à l'égard de la prière ; il ne peut pas ne pas l'exaucer ; et aussi longtemps que nous pouvons prier, le salut est à notre disposition, tous les trésors de la vie éternelle sont entre nos mains. Bénissons Dieu, mes frères, de ce que nous sommes encore dans le lieu où l'on prie ; et usons, pendant qu'il en est temps encore, de cette arme toute-puissante que le Seigneur nous a donnée pour conquérir la vie éternelle. Souvenons-nous que « le royaume des cieux doit être forcé, » forcé par la prière, comme Jonas força par la prière la prison vivante qui l'enveloppait. Nul doute que s'il n'eût pas prié, il n'eût pas été délivré.

« Et il dit : j'ai crié à l'Éternel à cause de ma détresse, et il m'a exaucé ; je me suis écrié du ventre du sépulcre, et tu as entendu ma voix. »

Sans doute, Jonas ne prononça pas de paroles dans le sein du poisson : il se contenta d'élever son cœur à Dieu par des prières mentales ; et ce fut plus tard, après sa délivrance, qu'il formula en paroles les sentiments d'humiliation et de gratitude qui avaient rem-

pli son cœur. Sans doute aussi, nous n'avons ici qu'un abrégé et comme un extrait des prières qu'il dut adresser intérieurement au Seigneur dans ces affreux moments.

La prière de Jonas contient plusieurs allusions à divers psaumes ; et cette circonstance est un caractère de vérité : car rien ne serait plus invraisemblable qu'une prière à la fois poétique et originale dans une semblable situation. Le prophète se souvient des cris d'angoisse du psalmiste, il les comprend comme il ne l'avait jamais fait jusqu'alors, et ces souvenirs le fortifient et le consolent. Quel est le chrétien qui n'ait pas éprouvé la consolation qu'apporte dans la détresse une parole de l'Écriture, une parole qui semble avoir été écrite pour nous, et qui nous revient à la mémoire à point nommé comme si Dieu lui-même nous l'adressait du haut du ciel ! Quel est celui qui ne sache par expérience qu'il y a dans l'Écriture, et dans les psaumes en particulier, des paroles pour toutes les situations de la vie et pour tous les besoins de nos cœurs ! Sommes-nous abattus par l'affliction et couverts des vêtements du deuil ? « il m'est bon d'avoir été affligé, » dira le psalmiste, « afin que j'apprenne tes statuts. » L'affection des personnes sur lesquelles nous pensions pouvoir compter nous manque-t-elle au jour de la tristesse ou du besoin ? « quand mon père ou ma mère m'auraient abandonné, toutefois l'Éternel me recueillera. » Sommes-nous éprouvés par la pri-

vation du culte divin? « comme le cerf altéré brame après les eaux courantes, ainsi mon âme soupire ardemment après toi, ô Dieu! oh! quand entrerais-je et me présenterai-je devant la face de Dieu! » Avons-nous besoin de lumières et de directions dans quelque circonstance difficile? « je t'enseignerai le chemin par lequel tu dois marcher, et mon œil te guidera. » Avons-nous reçu des témoignages particuliers de la bonté de notre père céleste? « que rendrai-je à l'Éternel? tous ses bienfaits sont sur moi! je prendrai la coupe des délivrances, et j'invoquerai le nom de l'Éternel. » Il n'est pas jusqu'à un Jonas, perdu au fond de la mer, qui ne trouve dans les psaumes une parole qui semble écrite exprès pour lui, et qui ne puisse dire au propre ce que David avait dit au figuré: « toutes tes vagues et tes flots ont passé sur moi. »

Si le prophète s'applique le langage du psalmiste pour décrire sa détresse et ses angoisses, il l'adopte aussi pour célébrer sa délivrance; et c'est à un psaume qu'il emprunte cet élan d'espérance et d'actions de grâces par lequel il commence sa prière: « j'ai crié à l'Éternel à cause de ma détresse, et il m'a exaucé; je me suis écrié du ventre du sépulcre, et tu as entendu ma voix. » Ce commencement de prière, dans une telle situation, est assurément bien remarquable, et témoigne d'une foi bien vive dans le cœur de Jonas. Peut-être avait-il compris, à la dispensation miracu-

lense dont il était l'objet, que l'intention de Dieu était de le délivrer ; peut-être aussi avait-il reçu à cet égard une révélation spéciale. Quoi qu'il en soit, quelque désespérée que soit sa situation suivant les vues humaines, sa délivrance est à ses yeux tellement assurée, qu'il la célèbre à l'avance comme si déjà elle était accomplie. Il y a quelque chose de sublime dans ce cantique de délivrance qui s'élève ainsi du sein de la mort, « du ventre du sépulcre, » suivant l'énergique expression du prophète.

Mes frères, ayons la foi de Jonas, et comme lui nous pourrons du sein de l'épreuve entonner l'hymne de la délivrance. Nous éprouverons comme lui la vérité de cette promesse : « ils n'auront pas encore fini de prier que déjà je les aurai exaucés. » En implorant la délivrance nous la sentirons déjà et nous pourrons, comme Jonas, comme David, unir et confondre la plainte avec les actions de grâces. « Seigneur, augmente-nous la foi ! »

Dans les versets qui suivent, le prophète décrit d'une manière vive et poétique l'angoisse inexprimable où il s'était trouvé. « Tu m'as jeté au fond, au cœur de la mer ; tous tes flots et toutes tes vagues ont passé sur moi, et j'ai dit : je suis rejeté de devant tes yeux ! Les eaux m'ont environné jusqu'à l'âme ; l'abîme m'a enveloppé de toutes parts ; les roseaux m'ont entouré la tête. Je suis descendu jusqu'aux racines des

montagnes ; la terre avec ses barres était autour de moi pour jamais ¹. »

« Tu m'as jeté au fond de la mer. » Jonas ne se souvient plus des hommes qui l'ont précipité dans la mer ; il ne regarde qu'à Dieu seul, et c'est à Dieu seul qu'il attribue son châtement, comme c'est de lui seul qu'il attend sa délivrance. Les flots de la mer en courroux ne sont à ses yeux que des messagers de la justice divine ; et il ne dit pas, « les flots et les vagues ont passé sur moi, » mais « *tes flots et tes vagues ont passé sur moi.* » Apprenons de son exemple, mes frères, à nous élever au-dessus des causes secondes, à rapporter à Dieu tous les évènements de notre vie, à reconnaître en toutes choses sa main tour-à-tour sévère ou paternelle, et à voir dans tous les objets de la nature autant d'instruments dociles de sa volonté souveraine à notre égard.

Il serait impossible d'imaginer une situation plus étrange et plus affreuse que celle de Jonas lorsqu'il fit cette prière. Emprisonné dans un étroit espace où l'air et la lumière lui manquaient à la fois, privé de la liberté de ses mouvements, n'ayant aucun indice pour discerner l'heure du jour ou même la succession du jour et de la nuit, porté d'abîme en abîme

¹ Jonas veut dire évidemment qu'il s'était cru exclus à jamais de la terre des vivants. On pourrait traduire ou paraphraser ainsi : « la terre avait fermé sur moi ses barrières pour jamais. »

par les mouvements de sa prison vivante sans pouvoir connaître quelles régions il parcourait, n'entendant autour de lui que le bruit des vagues, et de cette immense végétation sous-marine qu'elles agitent perpétuellement comme le vent agite les arbres de nos forêts, ces trois jours et ces trois nuits durent lui sembler sans terme comme ils étaient pour lui sans mesure; il n'est pas étonnant que le courage lui ait manqué par moments, et qu'il ait pu dire dans ces moments-là : « je suis rejeté de devant tes yeux ; la terre a fermé sur moi ses barrières pour jamais ! » Mais à ce découragement passager succède aussitôt la vive espérance de la foi. « Néanmoins, » s'écrie-t-il, « je verrai encore le temple de ta sainteté. Tu as fait remonter ma vie hors de la fosse, ô Eternel mon Dieu ! Quand mon âme se pâmait en moi je me suis souvenu de l'Eternel, et ma prière est parvenue à toi jusqu'au palais de ta sainteté. »

« Je verrai encore le temple de ta sainteté ! » Voilà l'espoir qui soutient le prophète, voilà le premier désir de son cœur. Ce qu'il désire avant toutes choses, c'est de se rendre encore dans la maison que le Seigneur a consacrée lui-même à son service, de s'y retrouver en communauté de prières, de vœux, d'actions de grâces avec l'assemblée de ses frères. Voilà cet amour de la maison de Dieu qui anima tant de saints hommes : un David dont tant de cantiques respirent le bonheur de se rendre dans cette maison ou

la douleur d'en être éloigné ; qui , fuyant devant Absalon , obligé de quitter précipitamment sa famille et son palais , s'écrie : « si j'ai trouvé grâce devant Dieu , il me donnera de revoir son tabernacle ; » un Ezéchias qui , dans une maladie qu'il a crue mortelle et dont on lui annonce la guérison , ne demande que cette seule chose : « qui me donnera un signe que je monterai encore à la maison de l'Eternel ? » et surtout un Jésus qui pouvait dire avec vérité : « le zèle de ta maison m'a consumé. »

Et vous , mes frères , le connaissez-vous par expérience , du moins à un certain degré , cet amour de la maison de Dieu , qui n'est autre chose au fond que l'amour de Dieu lui-même ? Supposez-vous pour un moment dans une épreuve semblable à celle de Jonas , et attendant comme lui une délivrance prochaine : quelles eussent été vos premières pensées ? Vous auriez pensé avec transport au bonheur de revoir la lumière du jour , l'azur du ciel , la verdure des campagnes , le visage de vos semblables , d'entendre de nouveau la voix des hommes , de retrouver une patrie chère à votre cœur , votre foyer domestique , des parents , des enfants , une épouse ou un mari — et sans doute les pensées de cette nature n'étaient pas sans tenir une place dans le cœur de Jonas : mais votre cœur aurait-il aussi battu comme le sien à l'idée de revoir la maison de Dieu ? est-ce pour vous une joie véritable de vous trouver dans

cette maison , et pouvez-vous dire avec le psalmiste : « Eternel des armées, que tes tabernacles sont aimables ! » « Eternel, j'aime la demeure de ta maison , et le lieu où est le pavillon de ta gloire ! » Hélas ! que nous sommes loin , à cet égard , même d'un prophète rebelle et coupable comme Jonas !

Jonas peut encore nous servir de modèle pour l'humilité avec laquelle il confesse ses péchés. A la fin de sa prière, il fait un retour sur sa conduite passée, et il reconnaît que c'est lui-même qui s'est privé volontairement de la faveur de l'Eternel : « ceux qui s'adonnent aux vanités trompeuses abandonnent leur grâce, » c'est-à-dire la grâce dont ils sont l'objet de la part du Seigneur. C'est là l'expérience qu'avait faite Jonas. Il avait désobéi aux ordres de l'Eternel pour suivre ses propres pensées, et il avait reconnu , par une amère expérience, qu'il s'était adonné à des vanités fausses et trompeuses ; en même temps qu'il avait perdu la grâce , la faveur de son Dieu , il n'était point parvenu au but de sa désobéissance, il n'avait pas recueilli le fruit qu'il attendait de son péché. C'est là aussi l'expérience que font chaque jour les enfants du monde, l'expérience qu'a faite plus ou moins chacun de nous. Quand nous nous écartons de la voie que le Seigneur nous trace par notre conscience et dans sa parole, quand nous demandons le bonheur aux biens de la terre, de quelque nature qu'ils soient, richesses, plaisirs, gloire, affections,

nous reconnaissons tôt ou tard que nous avons poursuivi des vanités trompeuses ; nous trouvons une lie amère au fond de toutes ces coupes où nous pensions boire la félicité ; tout nous échappe à la fois, et par une expérience contraire à celle de l'apôtre, qui avait éprouvé que « la piété a les promesses de la vie présente et celles de la vie à venir, » nous sentons que hors du service du Seigneur, il n'est de joie véritable ni dans l'éternité ni dans le temps, ni dans le ciel ni sur la terre. Ah ! si nous avons eu le malheur de nous égarer comme Jonas, — et quel est l'enfant d'Adam qui n'ait eu ce malheur ! — comme Jonas revenons en arrière, quittons les vanités trompeuses pour aller puiser à la source qui jaillit en vie éternelle, et nous pourrons nous associer au chant de triomphe par lequel il termine sa prière : « mais moi, je te sacrifierai avec une voix de louange, je rendrai ce que j'ai voué : car le salut vient de l'Éternel. »

Oui, le salut vient de l'Éternel ! c'est de lui seul que vient la délivrance, de quelque nature qu'elle soit et sous quelque forme qu'elle se présente. « Il est notre retraite, notre force et notre secours dans les détresses, et fort aisé à trouver. » C'est lui qui nous délivre dans la maladie, soit en nous envoyant la guérison désirée, soit en faisant sortir de la souffrance des bénédictions spirituelles plus précieuses mille fois que la santé même. C'est lui qui nous déli-

vre dans le deuil, en nous apprenant à voir dans ces épreuves les dispensations de l'amour d'un père, en nous faisant recueillir de cette plante amère « un fruit paisible de justice. » C'est lui qui nous délivre dans la détresse, dans le dénuement, quand tous les secours humains nous manquent ; lui qui nous envoie alors, par des voies que nous ne connaissions pas, un secours inattendu et merveilleux. C'est lui surtout qui nous délivre du péché et de la colère à venir. Quand nous étions « morts dans nos fautes et dans nos péchés, » enfermés dans la condamnation comme Jonas dans le sein du poisson, il est devenu lui-même notre salut dans la personne de son fils unique et bien-aimé. Ce fils, « la splendeur de sa gloire et l'image empreinte de sa personne, » a quitté le ciel, a revêtu notre nature, a pris la forme d'un serviteur, s'est abaissé jusqu'à la mort même de la croix, pour nous réconcilier avec Dieu. Et afin que nul ne doute qu'il a pleinement accompli ce ministère de réconciliation, ce fils du tout-puissant, après avoir, comme Jonas, vu passer sur lui tous les flots de la colère divine, après avoir donné sa vie pour les pécheurs, après être descendu pour nous dans le tombeau, en est sorti victorieux au troisième jour, comme Jonas du sein du poisson. Comme le poisson, au commandement de l'Éternel, ouvrit sa gueule au troisième jour pour rendre sa proie, ainsi le sépulcre, qui avait renfermé pendant trois jours le saint et le juste, s'est

rouvert à la même voix souveraine, pour rendre une proie plus précieuse. Voilà le glorieux événement que célèbrent les cantiques des anges, et qui devrait faire tressaillir nos cœurs d'une joie ineffable en ce premier jour de la semaine, ce jour de la résurrection du sauveur. Voilà le miracle qui fut donné pour signe de condamnation aux Juifs incrédules, et qui pour les croyants est un signe de salut, un gage de leur propre résurrection. Nous aussi, nous devons être engloutis par le sépulcre. « Il est ordonné à tous les hommes de mourir ; » et chaque jour quelque nouvel avertissement, quelque'un de ces coups foudroyants et inattendus que Dieu frappe à notre porte nous crie que notre tour viendra bientôt. Mais Jésus a dit : « je suis la résurrection et la vie ; » « celui qui croit en moi vivra quand même il serait mort. » « Comme tous les hommes meurent en Adam, tous les croyants revivront en Jésus-Christ. » « La terre et la mer rendront leurs morts. » « La mort elle-même, cet ennemi qui doit être vaincu le dernier, sera enfin engloutie pour toujours ! »

Mais n'oublions pas qu'il est aussi écrit : « comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du père, nous devons aussi, » nous qui croyons en Christ, « marcher dans une vie nouvelle » de justice et de sanctification. « Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature : les choses vieilles sont passées, et voici, toutes choses sont devenues nouvelles. » Mes

bien-aimés frères, si vous êtes encore étrangers à ces choses, ne voulez-vous pas faire enfin la douce expérience de cette vie nouvelle, la vie de la foi et de l'amour divin, la vie de la sainteté et de l'imitation de Christ, la seule vie vraiment heureuse et vraiment digne du nom de vie ? Ah ! ne tardez pas davantage : allez dès aujourd'hui demander au Seigneur ce cœur nouveau dont vous sentez le besoin et que vous ne pouvez pas vous donner vous-mêmes ; « cherchez les choses qui sont en haut où Christ est à la droite de Dieu ; » mourez avec Jésus au péché pour ressusciter avec lui en sainteté, en attendant le moment de ressusciter avec lui en gloire éternelle ! Amen.

Novembre 1845.
